

## Le coquin Imru'al-Qays ou comment la poésie engendre les anecdotes

Antonella Ghersetti  
Università Ca' Foscari, Venezia



Synergies Monde arabe n° 5 - 2008 pp. 141-149

**Résumé :** *L'article prend en considération une anecdote célèbre autour du poète Imru' al-Qays, l'anecdote du Cercle de Jouljoul, qui aurait été considérée par certains à l'origine de sa célèbre mu'allaqa. Les allusions de cette ode aux aventures érotiques du poète auraient plutôt engendré ce récit, qui a connu une vaste diffusion et célébrité dans la littérature arabe. Le rapport de ce récit avec les vers du poème et les différentes versions qui circulaient font l'objet de l'article.*

**Mots-clés :** *Imru'al-Qays, Dârat Jouljoul, mu'allaqa*

**Abstract :** *The essay takes into consideration the story of Dârat Jujul, a well-known anecdote about the poet Imru'al-Qays that narrates an event considered by some critics as the source of his famous mu'allaqa. The love stories hinted at in his ode could have originated the whole anecdote, widely spread and renowned in Arabic literature. The article dwells on the link between the lines of the poem and this story and on its various versions.*

**Key words :** *Imru'al-Qays, Dârat Juljul, mu'allaqa*

Tout comme en Italie « nel mezzo del cammin di nostra vita » (l'incipit de la *Divina Commedia* de Dante Alighieri) fait résonner en nous l'écho de la poésie ancienne et constitue, pour les étudiants, un symbole de la poésie italienne « classique », de même « *qifâ nabki* », le début de la *mu'allaqa* d'Imru' al-Qays, est l'emblème de la littérature arabe classique, et notamment de la poésie, qui est considérée comme *la littérature* par excellence. Cette *mu'allaqa* est sans doute la plus célèbre de tout « le recueil des *mu'allaqât* » (terme générique qui englobe toutes les nombreuses variantes existantes, à propos desquelles Pierre Larcher a déjà tout dit, Larcher 2000), et peut-être de la littérature arabe. De même, sans doute, Imru' al-Qays, le prince-poète ou « le prince des poètes » comme les Arabes l'appellent, est-il le plus célèbre de tous les poètes dont les *qasîdas* figurent sur le Parnasse de la poésie arabe.

Les philologues ont déployé bien des énergies pour commenter, expliquer, élucider le texte de cette ode si célèbre : ils ont éclairci les mots désuets, discuté les points de grammaire, expliqué les toponymes obscurs... Mais c'est surtout

aux gens de lettres que revient le mérite d'avoir essayé d'expliquer les maigres allusions à des épisodes que la *qasîda* contient (voire de construire des récits à partir du texte poétique...), et cela à travers des anecdotes contenant les récits des événements qui se seraient déroulés (*akhbâr*). C'est justement sur un de ces récits, et notamment celui du Cercle de Joujou engendré -comme nous le pensons- par le texte même (nous partageons à ce propos l'avis de Pinckney Stetkevych, 1993 : 258), que notre article porte. Ce récit reprend en effet des allusions assez elliptiques à des « journées » mémorables (sans doute dans un esprit parodique par rapport aux célèbres « journées des Arabes »), les relie l'une à l'autre et en fait une histoire coquine, que certains auteurs considéreront même être à l'origine de la composition de cette ode. D'où on constate que le rapport entre un ouvrage considéré comme paradigmatique et les métatextes qui s'y réfèrent passe aussi par la génération des histoires et contribue, en même temps, à créer une image du poète qui correspond plus au domaine de la représentation qu'à celui de la réalité. En même temps, la poésie génère parfois la prose, ou du moins, comme certains chercheurs l'ont affirmé pour d'autres typologies textuelles, « poetry shapes the prose around it » (Osti, 2007 : 11).

Les anecdotes accumulées autour de la personne d'Imru'al-Qays tracent un portrait du poète entouré de mystère, « a person of tragic and mythic proportions » (Pinckney Stetkevych, 1993 : 241). Les informations parvenues jusqu'à nous se contredisent souvent : les sources sont en désaccord sur sa vie, son prénom et sa généalogie. Selon les versions les plus courantes, Imru'al-Qays ibn Hujr, mort vers 550 de notre ère, était le fils de Hujr, dernier roi des Kinda, une tribu préislamique d'origine yéménite installée dans le Nejd central. La légende entoure ce personnage haut en couleur qui, à en croire les récits, mena dans sa jeunesse une vie de libertin, consacrée au vin, à la bombance et à la poésie. C'est justement à cause de sa passion pour la poésie, surtout érotique, que son père l'expulsa de sa cour ; dans sa colère, le roi demanda à un esclave affranchi de tuer son fils et de lui apporter ses yeux, ce que l'affranchi ne fit heureusement pas, car le roi se repentit bientôt de sa décision. Selon certains, l'épisode du cercle de Joujou serait précisément la raison du bannissement (Ibn Qutayba, 1904 : 38)<sup>1</sup>. Après la réconciliation, Imru'al-Qays aurait été banni une deuxième fois, toujours à cause de sa passion pour la poésie érotique, et aurait mené une vie de vagabond. Ayant été informé de l'assassinat de son père pendant une partie de tric-trac en Syrie, il aurait passé le reste de sa vie en tentant d'en venger la mort et de récupérer le trône. En quête d'aide, il se rendit à Byzance, où l'empereur Justinien aurait accepté de soutenir ses prétentions et de l'aider à se venger. Imru'al-Qays serait mort d'une mort atroce, assassiné pendant son voyage de retour en Arabie par un émissaire de Justinien qui voulait le punir pour avoir séduit sa fille lors de son séjour à Byzance et, pire, d'avoir déclamé des poèmes en son honneur. Il s'agit évidemment d'une légende, vu que Justinien n'avait aucune fille, mais d'une légende qui s'accorde très bien avec le portrait de libertin que la tradition nous a transmis et qui est sans doute soutenue par les allusions explicites aux aventures érotiques qui parsèment sa *mu'allaqa*.

Ce poète jouissait d'un vrai culte auprès des philologues de Basra, qui vantent ses qualités artistiques et son ingéniosité. Admiré pour ses magnifiques métaphores

et sa capacité d'exploiter les thèmes traditionnels de la poésie préislamique, il a toujours été considéré comme un maître de la poésie arabe. Mais à côté de sa renommée d'artiste, l'image qu'une partie au moins de la tradition nous a transmise est celle d'un amant passionné et d'un vrai tombeur de femmes. Imru'al-Qays serait ainsi « l'homme des aventures faciles et le prince-poète habitué à mener la vie dorée des jeunes de son rang » qui « vécut l'existence des princes, dans le luxe, la frivolité et le libertinage (Schmidt, 1978 : 32, 49). Le critique littéraire Ibn Qutayba (m. 889) nous informe que ce poète « était beau et avait un beau visage » (mais que malgré cela les femmes ne voulaient pas de lui, car il sentait mauvais!) et qu'il était compté « parmi les amants et les adultères arabes » (Ibn Qutayba 1904 : 47-48). Les commentateurs des *mu'allaqât*, pour en célébrer les fastes, énumèrent les noms des femmes qu'il aurait aimées, même si on a l'impression qu'il s'agit d'un scrupule de philologue plutôt que de l'admiration sincère d'un bon vivant... (Ibn al-Nahhâs 1963 : 110; al-Zawzanî 1959 : 11).

En effet, les traces de ses aventures érotiques pullulent dans sa *mu'allaqa*. Les vers 13-19 en particulier (la numérotation est celle de la traduction de Pierre Larcher 1998 : 251-252 ; 2000 : 48) retiendront notre attention.

13. "Oh! Les belles journées que toutes t'ont données!

Une journée surtout, au cercle de Jouljoul..."

14. Le jour où j'immolai, aux vierges, ma monture,

Merveille du bagage emporté/, [et merveille,

15. Quand, après le voyage, à terre il fut posé,

Et merveille de l'homme, dépeçant à foison !]

16. Les vierges, tout le jour, de s'en jeter la chair

Et du gras, comme franges d'un damas tressées :

17. [Circulaient parmi nous leurs plats de gras de bosse

Et si l'on nous apportaient, apprêté, le meilleur.]

18. Et le jour où j'entrai dans la cache, la cache

D'Ounayza/ qui me dit : « Malheur ! Tu me renverses ! »,

19. Ajoutant, l'arçon ployant sous nous deux ensemble,

« Tu lui coupes les jambes, Imru'al-Qays, descends ! »<sup>2</sup>.

Or, sur ces vers, ou plutôt sur les minces éléments narratifs qui s'y trouvent, la tradition a construit un récit cohérent qui est raconté dans la célèbre « anecdote du cercle de Jouljoul » que nous résumons ci-dessous :

(1. Prologue) Al-Farazdaq, poète et transmetteur de la poésie d'Imru'al-Qays, sort de Basra sur sa mule en suivant les traces de montures qu'il croit transporter des gens partis pour un festin. Arrivé à un étang, il aperçoit des dames nues dans l'eau, de quoi il s'exclame : « Jamais je n'ai connu une journée pareille, même pas celle du cercle de Jouljoul ! ». Honteux, il s'en va lorsque les dames l'appellent et lui demandent de quoi il s'agit. Cette question enclenche la narration de l'anecdote suivante par al-Farazdaq :

(2. Anecdote) Imru'al-Qays, amoureux de sa cousine 'Unayza, cherchait en vain à la rencontrer toute seule. Un jour où la tribu était en chemin, s'étant aperçu que les femmes et les esclaves étaient restées en arrière, il se cacha et les attendit.

Arrivées au cercle de Jouljoul (vers 13), les filles, parmi lesquelles se trouvait 'Unayza, décidèrent de se baigner dans l'étang. Le prince sortit alors, prit leurs habits, s'assit dessus, et dit qu'il ne les leur rendrait pas tant qu'elles ne seraient pas sorties toutes nues pour en obtenir la restitution. Après quelque hésitation, les filles sortirent. La dernière fut 'Unayza, que le poète put ainsi voir dans le plus simple appareil « par devant et par derrière ». Alors qu'elles lui faisaient remarquer qu'il les avait emprisonnées et affamées, il proposa d'égorger sa chamelle pour la leur donner à manger. Sitôt dit, sitôt fait, la bête fut cuite et consommée (vers 14-17) et le poète en mangea en buvant du vin et en chantant des poèmes. Le moment venu de se remettre en chemin, chacune des filles prit une partie du bagage d'Imru'al-Qays. La seule qui resta sans charge étant 'Unayza, le poète lui demanda de la prendre sur sa monture parce qu'il n'aurait pas pu marcher. Elle le fit monter sur le garrot de la bosse de son chameau et le poète en profita pour s'introduire dans son palanquin et l'embrasser, ce qui suscita les protestations de la jeune fille (vers 18-19). (Ibn Qutayba, 1904 : 48-50).

L'anecdote, que nous avons résumée à partir de l'attestation la plus ancienne, est un concentré des *topoi* qui tournent autour de la figure d'Imru'al-Qays : l'amour pour les femmes et le libertinage (la poursuite, le vol des habits, l'intrusion dans le palanquin), la générosité (l'égorgement de sa monture dans le désert, quelque chose qui pourrait condamner un homme à sa propre mort), l'amour pour une vie de ripaille (le vin, les chants). À en croire le texte, les occasions de s'amuser ne manquaient pas dans l'Arabie préislamique et les rapports entre les sexes n'étaient pas limités par des tabous trop sévères... Selon certains commentateurs, ce serait justement l'épisode du Cercle de Jouljoul qui aurait donné lieu à la composition de la *mu'allaqa*, déclamée par le poète au départ du site où il avait égorgé son chameau, ce qui l'aurait obligé -par manque de monture- à partager le palanquin de 'Unayza. C'est ce que semble suggérer implicitement al-Zawzanî, en proposant le récit en introduction au texte de l'ode. Dans cette interprétation, qui est par exemple suivie par Schmidt dans sa traduction des *mu'allaqât* (Schmidt, 1978 : 69-70, n. 15), l'allusion au toponyme (v. 13), l'épisode de l'égorgement (vv. 14-17) et l'épisode du palanquin (vv. 18-19) sont reliés dans un seul et même récit. L'épisode (voire les épisodes, selon les différentes interprétations<sup>3</sup>) auquel les vers font allusion et que l'anecdote nous raconte dans le détail pourrait bien ne pas refléter une vérité factuelle, ce qui après tout n'est pas important; ce qui est par contre intéressant, c'est le rapport génétique qui relie ce récit au texte poétique et les échos que ces lignes ont pu susciter dans la littérature arabe. En effet, quelle que soit l'interprétation des commentateurs, c'est grâce à la renommée dont jouissait et jouit la *mu'allaqa* d'Imru'al-Qays que le toponyme et le récit ont connu une si vaste diffusion.

Le nom de ce site, Dârat Jouljoul, signifie littéralement « le cercle de Jouljoul » : *dâra* indique un endroit de sable rond, un cercle de sable avec un vide au milieu, un espace plat entouré de montagnes où parfois les gens s'assoient et boivent (Lane, 1968, s.v. *dâra*). Il s'agit d'un terme qu'on retrouve parfois dans les préludes amoureux des poèmes en concurrence avec les bien plus connus *manzil/manâzil* et *dâr/diyâr* (lieux de halte), que les philologues regardent comme une variante, et qui est normalement une composante des toponymes

(Stetkevych, 1994 : 120 note 22). La renommée de ce site, en particulier, est surtout liée à son occurrence dans le poème d'Imru' al-Qays et à l'anecdote que nous avons racontée. On peut le constater par exemple dans un ouvrage encyclopédique tel que le *Dictionnaire des pays (Mu'jam al-buldân)* de Yâqût al-Hamawî (Yaqu, 1965, v. 2 : 528) : presque toutes les autorités auxquelles cet encyclopédiste du XIIIe siècle a eu recours (tous des philologues comme Ibn al-Sikkî, auquel nous devons l'une des deux recensions définitives du *Dîwân* d'Imru'al-Qays, Ibn Durayd, al-Asma'î) mettent en exergue le rapport entre Dârat Jouljoul et les Kinda, la tribu d'Imru'al-Qays. En effet, il s'agissait, disent-ils, d'un site où il y avait un étang, habituellement utilisé par cette tribu comme lieu de halte. Information qu'on peut facilement déduire du texte même de la *mu'allaqa* et de son métatexte anecdotique... Les commentateurs s'évertuent dans leurs gloses à donner les points de repère géographiques de ce site, mais ils font remarquer qu'auprès des poètes, l'utilisation des toponymes avait un écho et une efficacité lyrique qu'elle n'avait pas auprès des philologues. Comme l'explique J. Stetkevych, les philologues passaient à côté des implications poétiques de la présence massive des toponymes et n'y voyaient que leur matérialité lexico-philologique : la mention d'un toponyme n'avait pas la fonction d'indiquer un point de repère géographique, mais plutôt de situer le lieu privilégié dans la mémoire et l'imagination (Stetkevych, 1993 : 110-111). C'est justement sur ce lieu privilégié dans l'imagination que le récit des aventures du poète se greffe. C'est donc dans les ouvrages des gens de lettres qu'il faudra aller chercher cette anecdote, que les commentateurs ne font que reprendre et parfois remanier légèrement. Ce sont les échos que ce toponyme a suscités, et les différentes versions de l'anecdote mentionnée au sujet du cercle de Jouljoul, qui sont intéressants : la simple mention d'un nom de lieu, la façon de renvoyer, elliptiquement, à une journée mémorable, ont déchaîné la création d'un conte qui a été considéré à la fois comme la narration de la raison de la composition du poème, de la raison de l'exil auquel le roi, son père, aurait condamné Imru'al-Qays, et de l'image d'un coureur de jupons qui aurait fait une cour abominable à sa cousine.

Si tous les commentateurs des *mu'allaqât* mentionnent le récit du Cercle de Jouljoul, que ce soit avant la *mu'allaqa* (Ibn al-Anbârî : 13-15, al-Zawzanî : 5) ou bien en glosant le toponyme « Dârat Jouljoul » (Ibn al-Nahhâs, 1963 : 110; al-Tibrîzî, 1961 : 25-27), l'attestation la plus ancienne remonte à un ouvrage de critique littéraire : le *Livre de la poésie et des poètes (Kitâb al-shi'r wa-l-shu'ara')* d'Ibn Qutayba, où elle est présentée dans le chapitre consacré à Imru' al-Qays et à sa poésie. Les autres attestations du récit que nous avons pu repérer sont toutes postérieures : commentaires à part (Ibn al-Anbârî, m. 939, Ibn al-Nahhâs m. 950, al-Zawzanî m. 1093 et al-Tibrîzî m. 1109) l'anecdote apparaît (dans l'ordre chronologique) dans les anthologies littéraires d'Ibn 'Abd Rabbih, mort en 940 (1953 : 91-93) et d'Abû l-Faraj al-Isfahânî, mort en 967 (1960 : 364-366). À l'exception des deux récits d'al-Isfahânî et d'al-Zawzanî, toutes ces versions ne présentent que des variantes minimales qui relèvent surtout de la voie de transmission (le poète al-Farazdaq n'est pas mentionné dans certaines) et de la fonction du récit (qui serait à l'origine de la composition de l'ode, ou simplement en éclaircirait les allusions). Si toutes les versions dépendent en substance de celle d'Ibn Qutayba, deux d'entre elles sont toutefois

particulièrement intéressantes : celle d'al-Zawzanî, légèrement remaniée, et celle d'al-Isfahânî, qui est insérée dans un récit-cadre ayant pour protagoniste le poète al-Farazdaq, alter ego parodique d'Imru' al-Qays et indigne émule de ses gestes.

La version d'al-Zawzanî est plus concise que les autres, mais elle offre des éléments qui orientent l'interprétation du texte dans un sens bien précis : celui de la lascivité de la situation. Elle se caractérise aussi pour son ton de condamnation morale assez accentué (al-Zawzanî, 1959 : 5). Disons que, si al-Zawzanî ne change pas radicalement le sens de l'anecdote, il rend tout de même explicite ce qui y restait implicite. En fait, ce commentateur prête au poète une préméditation : Imru'al-Qays « se cacha là [près du Cercle de Jouljoul], *parce qu'il savait bien qu'elles se laveraient*, une fois arrivées à cet endroit », ce qui, évidemment, lui aurait donné l'opportunité de voir les femmes nues. Il assume aussi une attitude méprisante, vu qu'il « lance ses vêtements » à la fille qui sort de l'eau, au lieu de « les déposer à côté », comme cela arrivait dans d'autres versions (al-Anbârî, al-Tibrîzî). Si le poète est peint avec des traits qui offusquent l'image plutôt sympathique du coquin qu'on lui connaissait, les filles qui se laissent voir toutes nues ne s'en sortent pas mieux. Elles sont en effet taxées d'impudence : c'est « la plus éhontée » d'entre elles (sous-entendu : elles sont toutes éhontées) qui sort la première... et en plus, elles acceptent le vin que le poète leur offre, tandis que dans d'autres versions (par exemple Ibn Qutayba), il est plutôt le seul à boire.

Le prologue où apparaît le poète al-Farazdaq dans une situation parallèle à celle du cercle de Jouljoul manque dans la version d'al-Zawzanî. Par contre, c'est justement sur cette présence et ce parallélisme que « brode » la version, remaniée d'une façon tout à fait géniale, qu'al-Isfahânî nous transmet. Or, il faut savoir qu'al-Farazdaq (m. en 728 ou 730) est un célèbre poète arabe qui vécut à Basra et qui jouissait de la plus grande faveur dans les cercles des gens de lettres de cette ville. Doté d'une mémoire exceptionnelle et très talentueux, il était célèbre pour ses panégyriques et surtout pour ses satires au ton vigoureux et souvent très obscènes. L'image d'al-Farazdaq telle qu'elle se dégage de ses biographies est celle d'un homme excentrique aux mœurs dissolues. Cela s'accorde très bien avec l'anecdote qu'al-Isfahânî nous présente, dans laquelle nous voyons al-Farazdaq essayer de profiter de la situation -voire carrément de profiter de toutes les dames qu'il a surprises nues au bain- sauf qu'il est tourné en ridicule par ces dames mêmes qui se révèlent bien plus rusées que lui.

Le récit se déroule comme dans la version résumée ci-dessus, mais le prologue où al-Farazdaq joue le rôle de narrateur connaît une extension après l'histoire d'Imru' al-Qays. Il devient ainsi un récit-cadre où l'anecdote du cercle de Jouljoul est enchâssée. De plus, le récit-cadre et le récit enchâssé s'entremêlent grâce aux propos dont al-Farazdaq enjolive sa narration et à l'intervention des dames au bain. En effet, ce qui se passe, c'est qu'en racontant l'histoire d'Imru'al-Qays, al-Farazdaq conçoit l'idée de tirer profit de la situation. Il commence par remarquer la similitude des situations (« ...et elles étaient plongées dans l'eau -il dit- *tout comme vous l'êtes maintenant* » ; puis il s'empare des habits des dames et il les serre contre sa poitrine, s'identifiant ainsi au prince-poète

(« ... et il leur dit, *comme je vous le dis maintenant*, qu'il ne les leur donnerait pas... »). C'est à ce point là qu'une des dames (le texte dit « la plus effrontée ») commence à provoquer ce tombeur de femmes maladroit. Elle lui demande : « Imru'al-Qays était amoureux de sa cousine, mais toi, es-tu amoureux de l'une d'entre nous ? ». Quand le malheureux répond qu'il les désire toutes (!), ces dames bien coquines se lèvent (tandis qu'avant elles étaient restées dans l'eau jusqu'au cou), commencent à se lancer de l'eau et disent : « Continue à raconter, et tu ne t'en iras d'ici qu'après avoir obtenu ce que tu désires » (al-Isfahânî, 1960 : 365). Le lecteur est confronté à une très désinvolte scène de divertissement, voire bel et bien de provocation, où la pudeur n'est pas de rigueur, ni d'une part ni de l'autre; mais en même temps, il comprend qu'il y a quelque chose qui cloche, parce que la réalisation des appétits d'al-Farazdaq s'annonce trop facile... Le pauvre nigaud termine de raconter son histoire, à la suite de quoi « cette effrontée », tout en faisant semblant d'être toute admirative, demande au poète qui il est. Son identité connue, la dame lui demande de détourner le visage et « elle marmotta à ses copines - c'est al-Farazdaq même qui raconte - quelque chose que je ne compris pas, puis elles plongèrent dans l'eau, et s'y cachèrent toutes sauf les têtes »... pour sortir, les mains pleines de boue qu'elles lancent à la figure du malchanceux qui tombe à terre couvert de boue (al-Isfahânî, 1960 : 366-367). Par-dessus le marché, pendant qu'il est couché dans « le plus honteux des états », la dame, impitoyable, se promène sur la mule d'al-Farazdaq en disant : « Ce jeune homme avait affirmé qu'il nous aurait sans aucun doute niquées ! ». Il ne reste plus à al-Farazdaq qu'à se laver et rentrer chez lui à pied alors qu'il fait nuit... pour découvrir que sa mule lui a été ramenée par un émissaire des femmes qui lui transmet le message suivant « Tes sœurs te disent : 'Tu nous a demandé ce qui ne nous est pas possible. Nous te renvoyons ta femme : nique-la toute la nuit. Et voilà aussi un peu d'argent pour aller au bain demain matin' ».

Il faut avouer que cette conclusion est bien moins héroïque que celle de l'anecdote du cercle de Jouljoul et qu'il s'agit plutôt d'une fin anti-héroïque, où le comique est engendré par un renversement de situation et de rôle très habilement réalisé. Le parfait parallélisme entre les deux situations où des femmes prennent leur bain et le poète reste au bord de l'étang en attendant qu'elles sortent toutes nues de l'eau s'arrête là où al-Farazdaq se révèle une espèce d'obsédé sexuel qui veut posséder toutes les femmes. Le contraste avec le modèle est manifeste : tandis que Imru' al-Qays fait preuve d'un sentiment noble, comme l'amour, et de générosité, al-Farazdaq se comporte grossièrement, et il est donc puni en conséquence. Et même bien puni, oserions-nous dire, vu que ses habitudes sexuelles sont âprement tournées en dérision... Il s'agit évidemment d'une forme très élaborée de cette anecdote, au ton comique, où la parodie joue un rôle important. Curieusement, ce récit ne figure pas là où on s'attendrait à le trouver, c'est-à-dire dans l'article consacré à Imru' al-Qays, mais plutôt dans l'article consacré au poète omeyyade al-Farazdaq, qui en est le vrai protagoniste (ou anti-protagoniste) de l'histoire. Al-Isfahânî, en ayant à sa disposition deux variantes de l'anecdote, aurait donc délibérément évité de mentionner la forme simple du récit en traitant d'Imru' al-Qays et aurait décidé de garder la forme complexe pour plus tard (Kilpatrick, 2003 : 217, 399 note 85). Ce qui nous démontre que la pruderie n'était pas parmi les soucis de

cet homme de lettres, mais surtout que le goût de la narration et le plaisir de raconter une belle histoire étaient parmi les critères qui inspiraient ces savants du dixième siècle.

Que dire encore de ces poètes tombeurs de femmes, l'un chanceux et héroïque, l'autre niais et anti-héroïque, et des dames aux bains ? Que les auteurs n'avaient pas peur de jouer avec les textes et les figures mythiques de la littérature, mais surtout qu'un texte poétique continue à vivre indéfiniment, sous forme d'écho, de source d'inspiration et d'occasions pour inventer de belles histoires qui auront à leur tour une vie indépendante.

## Notes

<sup>1</sup> Ibn Qutayba insiste sur l'identification poésie/érotisme et sur l'érotisme en tant que raison de rivalité entre père et fils : selon d'autres sources, le prince aurait même essayé de séduire la femme de son père ! (Pinckney Stetkevych, 1993 : 245).

<sup>2</sup> Nous nous limitons au début de l'épisode du palanquin, dont le récit continue dans les vers 20-22.

<sup>3</sup> La mention de la journée du cercle de Jouljoul (*yawm Dârat Jouljoul*) dans la *qasîda* d'Imru' al-Qays a été interprétée de deux façons différentes par les commentateurs : « certains considèrent (comme Z[=al-Zawzanî]) que le récit de la journée de Jouljoul (*yawmun*) est suspendu et que suit en revanche le récit des deux 'journées érotiques'...D'autres proposent 'un récit de la journée de Jouljoul' qui n'est rien d'autre qu'une fusion des deux premières journées » (Larcher, 1998 : 256) Cf. Pinckney Stetkevych, 1993 : 262 et suiv., qui relie toponyme et épisode de l'évergissement, et en donne une (discutable) interprétation anthropologique, voire rituelle, mais sépare celui du palanquin (considéré comme « comical » !, p. 264). Cela contraste avec sa traduction, dans laquelle le jour du Cercle de Jouljoul et celui de l'évergissement apparaissent clairement séparés par la conjonction « et » (« *and the day...* », p. 250).

<sup>4</sup> Le prologue avec al-Farazdaq qui raconte l'histoire est présent dans Ibn Qutayba, al-Anbârî, Ibn 'Abd Rabbih et al-Isfahânî, tandis qu'il manque dans al-Zawzanî, al-Tibrîzî et al-Nahhâs.

## Bibliographie

Boustany, S. 1973. « Imru' al-Qays b. Hudjr ». *Encyclopédie de l'Islam*. 2<sup>ème</sup> éd. Vol. 3. Leyde : Brill-Paris : Maisonneuve Larose, pp. 1205-1207.

Ibn al-Anbârî, Muhammad b. al-Qâsim 1963. *Sharh al-qasâ'id al-sab' al-tiwâl al-jâhiliyyât*. Éd. 'Abd al-Salâm Hârûn. Le Caire : Dâr al-Ma'ârif.

Ibn al-Nahhâs, 1393/1963. *Sharh al-qasâ'id al-tis' al-mashhûrât*. Éd. Ahmad Khattâb. Vol. 1. Bagdad : Dâr al-Hurriyya li-l-tibâ'a, Matba'at al-hukûma.

Ibn Qutayba, 1904. *Kitâb al-shi'r wa-l-shu'arâ'*. Éd. De Goeje, Leyde : Brill.

Ibn 'Abd Rabbih, 1372/1953. *al-'Iqd al-farîd*. Éd. Muhammad Sa'îd 'Ariyân. Vol. 8. Le Caire : Matba'a al-istiqâma.

al-Isfahânî, Abû l-Faraj 1379/1960. *Kitâb al-aghânî*, vol. 21. Éd. 'Abd al-Sattâr Farrâj. Beyrouth : Dâr al-Thaqâfa.

Kilpatrick, H. 2003. *Making the Great Book of Songs. Compilation and the author's craft in Abû l-Faraj al-Isfahânî's Kitâb al-aghânî*, London and New York : Routledge Curzon.

- Lane, E. W. 1968. *Arabic-English lexicon*. Vol. 3. Réimpr. Beyrouth : Librairie du Liban.
- Larcher, P. 1998. “ La Mu'allaqa de Imru' al-Qays. Introduction, traduction et notes ”. *Arabica*, 45, pp. 249-260.
- Larcher, P. 2000. *Les Mu'allaqât. Les sept poèmes préislamiques*. Préfacés par André Miquel, traduits et commentés par Pierre Larcher, [Saint-Clément de Rivière] : Fata Morgana.
- Osti, L., 2007. “Ibn Bassâm: a case study on poetry and power”. *Middle Eastern Literatures*, 10, pp. 1-14.
- Pinckney Stetkevych, S. 1993. *The Mute Immortals Speak. Pre-Islamic Poetry and the Poetics of Ritual*. Ithaca and London: Cornell University Press. (Ch. 7, “Regicide and Retribution: *The Mu'allaqah of Imru' al-Qays*”).
- Schmidt, J.J. 1978. *Les Mou'allaqât ou un peu de l'âme des Arabes avant l'Islam*. Présentés et traduits par Jean-Jacques Schmidt, Paris : Seghers.
- Stetkevych, J. 1993. *The Zephyrs of Najd. The Poetics of Nostalgia in the Classical Arabic Nasīb*. Chicago and London : The University of Chicago Press.
- Stetkevych, J. 1994. “Toward an Arabic Elegiac Lexicon”. Susanne Pinckney Stetkevych (éd.), *Reorientations: Arabic and Persian Poetry*. Bloomington and Indianapolis : Indiana University Press, pp. 58-129.
- al-Tibrîzî, Yahyà b. Muhammad 1388/1969. *Sharh al-qasâ'id al-'ashr*. Éd. Fakhr al-Dîn Qabâwa. Alep : al-Maktaba al-'Arabiyya.
- Yâqût al-Hamawî 1965. *Mu'jam al-buldân*. Éd. F. Wüstenfeld. Vol. 2. Réimpr. Tehran : s.n., (éd. or. Leipzig : in commission bei F.A. Brockhaus, 1866-1871).
- al-Zawzanî, al-Husayn b. Ahmad 1379/1959. *Sharh al-mu'allaqât al-sab'*. 3ème éd. Le Caire : Dâr al-kutub al-Misriyya.